

Herpin, Nicolas, *Les sociologues américains et le siècle*, Presses universitaires de France, 1973, 187 p.

Fernand Dumont

Volume 5, Number 4, 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/700508ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/700508ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dumont, F. (1974). Review of [Herpin, Nicolas, *Les sociologues américains et le siècle*, Presses universitaires de France, 1973, 187 p.] *Études internationales*, 5(4), 724–726. <https://doi.org/10.7202/700508ar>

Heureusement que la presse veillait et ainsi cette politique de guerre au Viêt-nam put être mise à jour et le cancer dans le système arrêté à temps.

Si la presse peut veiller sur les actions du gouvernement, quelle est la latitude qu'ont les citoyens de manifester leur désaccord ? C'est la question qui est posée dans le second essai, « La désobéissance civile ». D'abord, il faut faire la distinction entre l'objecteur de conscience et ceux qui se livrent à la désobéissance civile : « Ces derniers constituent en fait des minorités organisées, unies par des décisions communes, plutôt que par une communauté d'intérêts, et par la volonté de s'opposer à la politique gouvernementale, même lorsqu'elles peuvent estimer que cette politique a le soutien d'une majorité » (p. 62). Quoique l'auteur examine les antécédents philosophiques de cette désobéissance, la question qui est posée tient à l'utilité de tels actes ; à l'auteur de répondre : « la désobéissance civile peut être dirigée vers des changements désirables et nécessaires, ou vers la préservation ou la restauration nécessaire et désirable du *statu quo* » (p. 81). L'auteur croit d'ailleurs que seul le système américain est capable d'absorber cette désobéissance civile « conformément non peut-être aux lois en vigueur mais à l'esprit de ses institutions juridiques » (p. 90) et qu'il s'agit simplement de prendre les moyens nécessaires pour lui donner sa place dans le système américain.

L'essai « sur la violence » s'enchaîne par rapport à l'importance que, dans ce siècle, a prise la violence sur le plan intérieur. Hannah Arendt expose d'abord certaines évidentes contradictions entre les explications théoriques utilisées par ceux qui se sont livrés à des actes de violence et ces actes, que l'un n'est pas nécessairement le résultat de l'autre. La violence n'est qu'instrumentale et elle reflète une situation de désagrégation et non pas de source du pouvoir : « L'important est qu'en certaines circonstances, la violence... devient l'unique

façon de rééquilibrer les plateaux de la justice » (p. 173). Toute rationalisation de la violence la rend en dernière analyse irrationnelle. Pour qu'elle soit justifiée, il faut qu'elle soit à court terme : « La violence est incapable de soutenir des causes, de conduire la marche de l'histoire, de promouvoir la révolution, de défendre le progrès ou la réaction ; mais par la dramatisation des griefs, elle sollicite très vivement l'attention du public. » (p. 190) À cause de la bureaucratisation, la violence se fait de plus en plus fréquente ; parce qu'elle est un phénomène politique, il faut la placer dans son propre contexte.

Voilà trois essais qui portent à réfléchir – d'autant plus qu'ils sont adressés à un peuple qui tient à la démocratie. Mais en dernière analyse, les réflexions d'Hannah Arendt sont valables pour l'humanité entière.

Stanislav KIRSCHBAUM

*Science politique,
Collège Glendon,
York University*

HERPIN, Nicolas, *Les sociologues américains et le siècle*, Presses universitaires de France, 1973, 187p.

Une distinction importante se fait jour dans la réflexion scientifique contemporaine entre *théorie sociologique* et *théorie de la sociologie*. D'ordinaire, le sociologue se fraie son chemin d'abord par référence à son objet ; s'il invoque d'autres systèmes, c'est en les confrontant au sien. Il ne se trouve pas alors à rendre compte de la sociologie en tant que phénomène. Et à mesure que les écoles se succèdent, que l'histoire de la sociologie s'allonge et se ramifie, le besoin se fait sentir de dégager de la tradition sociologique, son mode de constitution et son sens. De là l'apparition du théoricien de la sociologie. Nous sommes encore loin d'avoir éclairé les fondements de son entreprise même si nous en ressen-

tons la nécessité. S'agit-il simplement d'une sociologie de second degré, fut-elle rangée dans le secteur très flou de la sociologie de la connaissance ? En ce cas, on verrait mal comment échapper au cercle vicieux : par un détour, ce serait encore une théorie particulière qui prétendrait situer les autres.

M. Herpin ne s'engage pas dans ce vaste problème et on aurait tort de le lui reprocher. Il nous offre certains outils d'analyse.

« Pour expliquer des œuvres comme sociologiques, écrit-il dans une annexe méthodologique, il faut montrer en quel sens elles mettent en œuvre une problématique sociologique, et pour les expliquer sociologiquement, il faut montrer en quel sens cette problématique est socialement conditionnée » (p. 177). Le principe est banal, dira-t-on, mais M. Herpin en pousse plus avant les conséquences. Dans une problématique, il voit un mixte de théorie scientifique et d'idéologie. Pourquoi ne pas dire carrément une idéologie, puisque la science ne naît pas à côté ou face à l'idéologie, mais en son sein ? L'auteur définit aussi une problématique « comme la mise au point d'une formule d'investigation empirique » (p. 13) : ainsi l'étude du milieu avec l'École de Chicago, l'étude des communautés avec le culturalisme, l'étude des professions avec le fonctionnalisme, l'étude de carrières avec l'interactionnisme. La formule se développe et se diversifie mais toujours par la fécondité de la problématique ; à d'autres égards, elle se routinise aussi. L'auteur distingue encore, pour chaque perspective théorique, trois types de postulats : de l'ensemble, de l'élément, des opérations typiques. Ainsi, pour le culturalisme, l'ensemble est constitué par la culture, la « *community* », les éléments privilégiés sont l'individu et le groupe d'individus, les opérations typiques renvoient à la socialisation, à la motivation, à l'acculturation....

À cette lumière, l'auteur tente un survol de la sociologie américaine. « Chaque problématique définit un contexte différent :

reconstituer ce contexte, c'est rendre compte de la sensibilité expérimentale différente qu'implique le maniement des différentes formules d'investigation ; c'est aussi définir le type de rationalité spécifique qui oppose ou du moins différencie les grandes étapes de la sociologie américaine. » (p. 21) Les premiers chapitres du livre étudient quatre problématiques principales : l'École de Chicago, le culturalisme, le fonctionnalisme, l'interactionnisme, en distinguant, pour chacune, les monographies typiques, les orientations théoriques, les technologies sociales, les contextes historiques. Une seconde partie de l'ouvrage propose, à titre d'illustration, des analyses empiriques. Un dernier chapitre s'interroge sur la crise de la sociologie américaine, insistant sur la recherche actuelle d'une redéfinition du métier de sociologue. On n'aura pas de peine à transposer à d'autres pays les remarques de M. Herpin. Car la question posée par la crise va si loin qu'elle rejoint les fondements mêmes d'une théorie de la sociologie : quelle société pourrait vraiment rendre possible et s'assimiler l'ambition de la critique sociologique ? Le problème est aussi bien français qu'américain...

On voit que la matière de ce petit livre est immense. L'ouvrage n'en est pas pour autant superficiel, grâce au style cursif et à l'érudition sûre de l'auteur. Il constitue, à mon sens, la meilleure des introductions à la sociologie américaine. Il coupe court, et c'était inévitable en si peu de place, dans l'analyse d'un certain nombre de problèmes qu'il soulève. En particulier pour ce qui est du monde d'insertion des sociologues américains dans « le siècle » qui fournit le titre de l'ouvrage. En faire des « séculiers » parce qu'ils sont intégrés à la diversité des professions, et par opposition aux « réguliers » de la sociologie européenne, me semble un peu simple. Quand je songe à la diffusion du durkheimisme chez les instituteurs français du début du siècle et dans les cercles politiques de la République, je serais porté à nuancer les comparaisons. Moins « réguliers » que doctrinaires, les

sociologues européens ont sans doute élaboré des types différents de pratique que les sociologues américains ; en retour, ceux-ci, pour s'être insérés davantage à d'autres niveaux et sur d'autres terrains sociaux, ont analysé davantage les conditions de cette pratique. Dans la littérature américaine, on peut réunir là-dessus un monceau de livres et d'articles souvent axés sur des aspects circonscrits du métier de sociologue ; pour en avoir dépouillé un certain nombre, je suis convaincu que leur examen compléterait utilement la précieuse esquisse de M. Herpin.

Fernand DUMONT

*Sociologie,
Université Laval*

GOLAN, Galia, *Reform Rule in Czechoslovakia: The Dubcek Era, 1968-1969*, University Press, Cambridge, 1973, 327p.

Depuis le « Printemps de Prague », les ouvrages ne cessent de retracer les origines et les effets de cette expérience à la recherche du socialisme au visage humain. L'ouvrage récent de Galia Golan nous apparaît comme une contribution de valeur et c'est grâce surtout à sa documentation abondante. Au point de vue méthodologique, l'auteur utilise une approche sectorielle du problème, c'est-à-dire qu'il étudie l'intégration des réformes générales à l'intérieur du cadre des réformes politiques. Comme le titre de l'ouvrage nous l'indique, il s'agit du processus de réforme du socialisme tchécoslovaque par un leader communiste authentique, Dubcek.

Le lecteur averti, connaissant bien certaines données concernant la Tchécoslovaquie, peut se poser une question paradoxale au sujet de la réforme tchécoslovaque de 1968. Est-ce qu'il s'agit de réforme dans le socialisme ou de socialisme dans les réformes ? Il est incontestable que l'essentiel

du courant réformiste tchécoslovaque visait, d'une part, le retour aux idées traditionnelles vis-à-vis le socialisme exporté de l'Urss, et la création, d'autre part, des conditions générales d'un socialisme de bien-être, avec tous les accessoires qui garantissent la réalisation d'un tel socialisme plus humain. L'auteur souligne avec justesse le problème fondamental qui caractérise la période de la déstalinisation. En effet, la déstalinisation avait été une déstalinisation sans désatellisation, comme dans la plupart des démocraties populaires, où les appareils du parti comme ceux du gouvernement continuaient de fonctionner comme auparavant sous le leadership de Novotny. Le monopole du pouvoir du parti, comme explique l'auteur, avait empêché non seulement la réalisation de véritables réformes attendues par la population, mais aussi l'imitation des modèles du socialisme polonais ou hongrois. Ainsi, la Tchécoslovaquie sous Dubcek s'efforce de rattraper ses voisins socialistes du Nord et du Sud dans les domaines des réformes et de les dépasser par le moyen de la voie tchécoslovaque du socialisme. Mais un fait nous paraît fondamental : dans la plupart des pays de l'Europe centrale et orientale, l'intelligentsia joue un rôle important dans le déclenchement des réformes et des révolutions. En Tchécoslovaquie, à la veille du printemps de Prague, l'alliance entre les intellectuels et les membres, leaders réformistes, du parti existait déjà. Cette alliance s'exprime d'abord dans l'opposition du vieux leader Novotny ainsi que dans l'exigence de réformes qui ne touchent pas le fondement idéologique du système. À la veille du printemps de Prague, sans parler de réformes antérieures, le processus arrive à son point culminant dépassant les limites des exigences modestes antérieures.

Comme l'auteur le souligne dans les premiers chapitres, la réforme de l'économie nationale était l'un des premiers pas vers la libéralisation. Les leaders, tels qu'Ota Sik, et les technocrates, jeunes en majorité, partisans d'une structure économique plus